

Nous nous rembarquons, heureux d'éviter le trépas, mais le cœur navré d'avoir perdu nos compagnons. Cependant nos navires ballottés par les îlots ne s'avancent point avant que nous n'ayons appelé trois fois les malheureux guerriers qui périrent sur ce rivage vaincus par les Ciconiens. Alors Jupiter, le dieu qui commande aux nuages, nous envoie le Borée accompagné **d'une affreuse tempête**, et il cache sous d'épaisses nuées la terre et les ondes : tout à coup une nuit affreuse tombe du ciel. Nos vaisseaux sont emportés à travers les mers, et les voiles sont déchirées en lambeaux par la violence des vents. Nous, craignant de périr, nous plions les voiles, et nous dirigeons aussitôt nos vaisseaux vers le continent. *Durant deux jours et deux nuits* nous restons sur cette plage les membres accablés de fatigue et le cœur dévoré de chagrin. *Mais dès que la fille du matin, Aurore à la belle chevelure, a ramené le troisième jour*, nous dressons les mâts, nous déployons les voiles, et nous nous plaçons dans nos vaisseaux guidés par les vents et par nos pilotes. J'espérais enfin arriver heureusement dans ma patrie, lorsqu'en doublant le cap Malée je me vois **entouré par le violent Borée**, par les vagues et par les rapides courants qui me repoussent loin de Cythère.

Pendant neuf jours j'errai sur la mer poissonneuse, **emporté par le souffle impétueux des vents** ; mais *le dixième jour* j'atteignis enfin le pays des Lotophages, peuples qui se nourrissent de la fleur du lotos. Alors nous descendons sur le rivage, nous puisons de l'eau aux fontaines, et mes compagnons prennent leur repas auprès de nos navires rapides. Quand ils ont achevé de manger et de boire, je choisis deux de mes guerriers et je les envoie, accompagnés d'un héraut, pour savoir quels sont les peuples, habitants de ces lieux, qui se nourrissent des doux fruits de la terre. Ils partent et arrivent bientôt auprès des Lotophages, qui, loin de méditer la perte de mes compagnons, leur donnent du lotos à goûter. Les guerriers qui mangeaient de cet excellent fruit ne voulaient plus revenir pour me rendre compte du message ; mais ils désiraient rester parmi les Lotophages pour cueillir le lotos et oublier leur chère patrie. Cependant je les entraîne par force vers nos creux navires, et malgré leurs larmes je les attache avec des cordes sur les bancs des rameurs. Puis j'ordonne aux autres Grecs de monter promptement sur nos vaisseaux, de peur qu'eux-mêmes, en mangeant du lotos, n'oublissent aussi leur terre natale. Mes compagnons se placent aussitôt sur les bancs, et tous assis en ordre ils frappent de leurs rames la mer blanchissante.

Le cœur navré de douleur, nous abandonnons ces côtes ; et *bientôt* nous arrivons au pays des orgueilleux Cyclopes, de ces hommes qui vivent sans lois, qui se confient aux soins des dieux, qui ne sèment aucune plante et ne labourent jamais la terre. Là tout s'élève sans semence et sans culture ; Jupiter, par ses pluies abondantes, fait croître pour ces géants l'orge, le froment et les vignes, qui, chargées de grappes, donnent un vin délicieux. Les Cyclopes n'ont point d'assemblées, ni pour tenir conseil, ni pour rendre la justice ; mais ils vivent sur les sommets des montagnes, dans des grottes profondes, et ils gouvernent leurs enfants et leurs épouses sans avoir aucun pouvoir les uns sur les autres. En face du port et à quelque distance du pays des Cyclopes s'étend une île fertile couverte de forêts, où naissent en foule des chèvres sauvages ; car les pas des hommes ne les mettent point en fuite. Les chasseurs, qui supportent de si grandes fatigues en explorant les sommets ombragés des montagnes, ne visitent point cette île, qui n'est fréquentée ni par les bergers ni par les laboureurs, mais qui reste toujours sans semence, sans culture et sans habitants : les chèvres seules y paissent en poussant de longs bêlements. [...] C'est là que nous arrivâmes et qu'un dieu nous guida *pendant la nuit obscure*. Nul objet ne frappa notre vue ; d'épaisses ténèbres enveloppèrent nos vaisseaux, et la lune, cachée par les nuages, ne brilla point dans le ciel. Aucun de nous ne découvrit cette île. Nous n'aperçûmes même pas les vagues énormes qui roulaient en s'avancant vers les rives avant que nos vaisseaux eussent touché la plage. Enfin nous abordons, nous plions les voiles, nous descendons sur les bords de la mer, et là nous nous endormons en attendant le retour de la divine Aurore.

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, nous parcourons, pleins d'admiration, cette île agréable et fertile. Alors les nymphes, filles de Jupiter, nous envoient pour notre repas les chèvres des montagnes. Aussitôt nous apportons de nos navires nos arcs recourbés, nos javalots à la longue pointe, et nous nous divisons en trois bandes ; puis nous lançons nos traits, et les dieux nous accordent à l'instant une chasse abondante. Douze vaisseaux m'avaient suivi : chacun d'eux obtint par le sort neuf chèvres, moi seul j'en pris dix. *Durant le jour et jusqu'au coucher du soleil* nous goûtons ces viandes exquises et nous savourons le doux nectar ; car le vin de nos navires n'était point épuisé. Lorsque nous ravageâmes la ville des Ciconiens, nous remplîmes de vin toutes nos amphores. De cette île nous voyons s'élever à peu de distance la fumée du pays des Cyclopes, et nous entendons leurs voix mêlées au bêlement des chèvres et des brebis. *Quand le soleil a terminé sa course et que les ténèbres du soir se sont répandues sur la terre*, nous nous couchons sur le rivage.

Au retour de la brillante Aurore, je rassemble tous mes guerriers, et je leur dis : « Vous, restez maintenant en ces lieux ; moi, avec les rameurs de mon navire, j'irai visiter ces peuples et savoir s'ils sont cruels, sauvages et sans justice, ou s'ils sont hospitaliers et si leur âme respecte les dieux. » En achevant ces paroles, je m'embarque et j'ordonne à mes compagnons de me suivre et de délier les cordages ; ils obéissent aussitôt, se placent sur les bancs, et tous assis en ordre ils frappent de leurs rames la mer blanchissante.

Lorsque nous touchons au rivage du pays des Cyclopes, nous apercevons à l'entrée du port, près de la mer, une caverne immense ombragée de lauriers. Là reposent de nombreux troupeaux de chèvres et de brebis. Autour de la caverne s'étend une bergerie construite sur des pierres enfouies dans le sol et entourées de pins énormes et de chênes à la haute chevelure. Là demeure aussi un homme gigantesque, qui, seul, fait paître au loin ses troupeaux : il ne se mêle point aux autres Cyclopes, mais, toujours à l'écart, il renferme dans son cœur l'injustice et la cruauté. Ce monstre horrible n'est point semblable aux autres humains qui se nourrissent des doux fruits de la terre ; car il ressemble à un mont élevé couronné d'arbres, dont le sommet s'élève au-dessus de toutes les montagnes. J'ordonne à mes compagnons de rester près du navire pour le garder ; puis je choisis douze de mes plus vaillants guerriers, et je prends encore avec moi une outre de peau de chèvre remplie d'un vin délicieux que me donna Maron, fils d'Évatithée, prêtre d'Apollon, etc